

*U lamentu di u banditu*

Mack Blask

Un soleil sous testostérone dardait ses farouches rayons droit dans l'axe du boulevard du Midi, m'autorisant enfin à sortir mes Ray-Ban de la boîte à gants. Je n'arrivais pas à m'ôter de la tête l'insupportable refrain de Sheila *L'école est finie*. J'avais bien essayé d'interpréter le brindisi de l'acte I de la Traviata — il parvenait habituellement à me laver l'oreille de n'importe quelle ritournelle — rien n'y faisait. Je dus allumer le transistor de ma Simca Aronde pour permettre à Aznavour et Adamo de faire le boulot. Depuis quelque temps, les affaires se faisaient aussi rares qu'un bookmaker honnête, je n'étais vraiment pas à la bourre. « On est bien peu de chose et mon amie la rose me l'a dit ce matin », susurrail Françoise Hardy, bien trop jeune pour se montrer à ce point nostalgique. Pauvre Françoise. Le public, heureusement, ne le savait pas encore, mais elle était devenue la souris d'Antoine Guérini. Ça me touchait d'autant plus que j'avais eu l'occasion de lui rendre de discrets services deux ans auparavant. M'est avis, songeai-je, que les garçons et les filles de son âge feraient mieux d'éviter de fricoter avec la French Connection. J'arrivai boulevard Montfleury, remisai la tire et m'engouffrai dans le funiculaire pour rejoindre le bâtiment qui avait l'honneur d'abriter les glorieux locaux de la « Mack Blask & Co. ».

Mack c'est moi, quant à la Compagnie, elle se limitait à celle de Jocelyne qui s'occupait accessoirement de l'accueil des clients et du fignotage de ses ongles pour le reste du temps. Elle me gratifia d'un fougueux « Salut Mack ! » en papillonnant des cils pour tester sur moi son nouveau mascara. Ses lépidoptères ressemblaient plutôt à des goélands mazoutés, mais la bonne humeur héritée des refrains de Johnny me retint de l'en informer. Je poussai la lourde de ma pièce en me promettant, comme chaque matin depuis le retour de de Gaulle, d'en réparer la clenche dans la journée. J'étais en train d'extorquer mentalement au grand Charles un délai supplémentaire quand la sonnerie du téléphone nous fit bondir. « Vous êtes bien chez Mack Blask et Compagnie, minauda Jocelyne, avec la voix d'une Mireille Darc plongée dans un bain de miel et de lait d'ânesse, que puis-je pour vous ? ». L'ébonite crachota une réponse qui accentua encore son sourire déjà quasi extatique. « Je vais voir s'il est disponible, veuillez patienter », susurra-t-elle en nappant ses paroles d'une couche supplémentaire de glaçage fraise-saccharine. Elle couvrit le micro d'une main et parvint à articuler « un client ».

— Je vous le passe, glucosa-t-elle dans le combiné.

— Mack Blask, je vous écoute.

— Ici la Maison Guérini. Edward, butler de Monsieur Guérini, à l'appareil, répondit la voix avec l'accent british d'une louche de *pulenta* de châtaignes.

— Que puis-je pour vous, Edward ?

— Monsieur Guérini souhaiterait profiter de vos lumières pour une affaire purement familiale. Je laissai passer un silence qui me permit de percevoir, en arrière-plan, une suite de geignements déchirants, qui évoquaient soit l’officine d’un écorcheur de chats soit une locomotive qu’on aurait renoncée à graisser depuis la retraite sportive de Just Fontaine. Un seau d’angoisse froide me tomba sur l’échine.

— Je suis flatté de la confiance de Monsieur Guérini, réussis-je à articuler.

Tout en tenant le téléphone, je rectifiai rapidement le nœud de ma cravate narrow. Le miroir mural me renvoya l’image d’un Serge Gainsbourg qu’aurait lourdé Brigitte Bardot.

— Monsieur Guérini a entendu parler de vous. On dit que vous êtes un artiste dans votre spécialité.

Gainsbourg rosit tandis qu’un sourire modeste poignait sur ses lèvres. Edward continua :

— Seriez-vous disposé à le rencontrer dans son mas de Roquefort-les-Pins ?

— Je consulte mon agenda. Quand Monsieur Guérini est-il disponible ?

— Vous venez tout de suite.

La voix d’Edward fut suivie d’un tûût symptomatiques de la considération portée à mon agenda.

Je passai un peigne de gomina sur mes épis, puis jetai un nouveau coup d’œil à la glace. « Vraiment pas un miroir de courtoisie, pensai-je ». Je tentai de sourire malgré l’indigence du jeu de mots. Gainsbourg eut un rictus pathétique. Je passai en trombe devant Jocelyne, qui se leva et me regarda partir, telle Simone Signoret, Serge Reggiani pour l’échafaud.

Arrivé à Roquefort — ses ruines médiévales, son climat aimable, office dominical à 11 h — je garai ma chignole devant une curieuse église de style vaguement mexicain, du genre à faire de la figuration dans le prochain Sergio Leone. Ou à se faire dynamiter par Emiliano Zapata.

Je redescendis la route à pied, puis m’engageai dans un sentier qui sentait bon la marjolette et la farigoulaine. Je comprenais l’intérêt de Roquefort pour un personnage du calibre de Guérini : la tranquillité, l’ombre propice des pins majestueux, le surplomb d’une colline pour garder un œil sur la maréchaussée et diverses carrières et grottes pour y dissimuler des productions équivoques. J’actionnai l’antique cloche, le portail s’ouvrit de lui-même. Deux énormes mâtinés mastiffs m’escortèrent, flegmatiques, vers la demeure, l’un à ma droite, l’autre à ma gauche, me laissant juste l’espace de serrer les fesses. Nous longeâmes une piscine légèrement trop courte pour y amarrer le France. Enfin, nous arrivâmes devant le palier de la villa. Elle

était là. Françoise Hardy. Plus belle encore qu'il y a deux ans. Plus belle encore que dans mon rêve de la veille. Et de la nuit précédente. Quelques syllabes stochastiques s'échappèrent de mes lèvres. Probablement du burlghandish si le Burlghistan avait existé. Elle eut un sourire délicieux — comment aurait-elle pu sourire autrement ? — et m'invita à entrer. Mon cerveau s'était transformé en un oignon multicouche. L'une souhaitait l'attraper par la taille, sauter sur un blanc destrier et l'emmener loin de ce repaire de gangsters, une autre surveillait mes yeux qui avaient tendance à se perdre vers le bas de son dos, une autre envisageait de sauter sur un destrier de couleur quelconque et de la planter là pour me mettre à l'abri. Le réveil fut brutal. « Tonio chéri, voici le monsieur que je t'ai recommandé ». J'avais devant moi Antoine Guérini, ses lunettes de soleil, son cigare et son veston croisé à deux mille francs lourds. L'amour de ma vie était déjà oublié. Guérini m'attrapa par l'épaule « Mack, il faut qu'entre nous règne la plus totale franchise. Je suis ton grand frère, tu es mon grand frère, tu vois ce que je veux dire ? ». Un second oignon venait de pousser dans mon cerveau. Nous traversâmes un immense salon sur les canapés duquel se vautraient de belles gueules de mafiosi et quelques édiles régionaux. « Laisse ces tocards. Je me fais du souci pour mon fils. Je peux t'en parler maintenant que nous sommes frères. *Semu fratelli* Mack, *nò ?* » Ma gorge émit un tout petit « si » à la limite de l'ultrason que je complétais d'un oui de la tête vigoureusement sincère. « Il m'inquiète. Je veux que tu assistes à une de ses exécutions et que tu me dises franchement ce que tu en penses ». Nous avançons dans un corridor blafard quand une plainte glaçante, semblable à celles entendues au téléphone, me vrilla les tympans. « Tu entends ? Il s'est échauffé toute la matinée, un vrai bourreau de travail ».

Nous entrâmes dans une pièce sans fenêtre, éclairée par une ampoule nue qui se balançait lentement, au bout de son fil. Un jeune homme se tenait au milieu, une main crispée sur l'oreille, le visage déformé par la douleur. Il poussait un long cri poignant. Je cherchai qui avait pu lui faire subir un tel traitement. Il était seul. « Il y a méprise, me mis-je à penser, c'est d'un oto-rhino donc ce malheureux a besoin... ». Puis, il se tourna vers nous, le sourire aux lèvres. « ... ou d'un psy ».

— Ça l'a pris au retour de ses vacances dans le maquis, m'expliqua son père. Françoise m'a dit que vous étiez un excellent professeur de chant. Vous vous y connaissez en polyphonies corses ?